

JAURÈS, JEAN

« Il y a dans la fixation de Péguy sur un événement, l'affaire Dreyfus, et sur un homme, Jaurès, quelque chose d'une passion adolescente qui a juré de ne pas s'éteindre », écrivait Jacques Julliard¹. Géraldi Leroy écrivait, lui, que « commencé dans un état de véritable adoration », le rapport de Péguy à Jaurès, qui a toujours été passionnel, « s'achève en exécration dans les années précédant l'éclatement de la Grande Guerre² ».

Le jeune élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm est d'emblée conquis par cet aîné qu'il décrira en 1901 comme un « dialecticien merveilleux », un « impeccable logicien » (*OPC*, I, p. 372), un homme « irrésistible » (*OPC*, I, p. 540), « nourri par le vin de la générosité humaine » (*OPC*, I, p. 359). Plus jeune encore, Péguy s'était engagé – en 1892 – pour soutenir les mineurs, puis – en 1895 – les verriers de Carmaux. Il soutient ensuite, comme l'a fait Jaurès, la cause des Arméniens. Il est encore à ses côtés lorsque Jaurès décide de soutenir Dreyfus contre une fraction non négligeable des socialistes emmenés par Jules Guesde.

1. Jacques Julliard, *Amitié Charles Péguy*, n° 113, janvier-mars 2006, p. 3.

2. Géraldi Leroy, *Amitié Charles Péguy*, n° 114, avril-juin 2006, p. 175.

On le sait, Péguy a, au grand regret de sa propre mère, décidé de renoncer à une carrière universitaire pour fonder une librairie socialiste. Il est libraire, mais d'abord éditeur et publie dès 1899 un recueil des articles de Jaurès sous le titre *L'Action socialiste*. Et quand il aura, en 1900, décidé de créer les *Cahiers de la Quinzaine*, ne pouvant supporter la résolution des organisations qui veulent régenter et contrôler la presse socialiste, il y publie encore, en 1901, une nouvelle série d'articles de Jaurès sous le titre *Études socialistes*.

Puis vient, à compter de 1900, le temps de ce que Géraldi Leroy appelle le « désenchantement », qui est aussi « un arrachement des plus douloureux¹ », et la rupture sera consommée en dépit d'une « tendresse secrète »
« La rupture sera consommée en dépit d'une "tendresse secrète" » (OPC, II, p. 24) avec la parution de *Courrier de Russie* en 1906. Quelles sont les raisons de cette

rupture qui va toujours s'amplifier jusqu'à atteindre des sommets et des excès – comme si Péguy restait toujours fasciné par Jaurès, et passait, selon la dramaturgie racinienne, de l'amour à la haine ?

La première et principale raison tient à la conception même de la politique. Jaurès tient plus que tout à l'unité des socialistes. Il y voit une absolue nécessité et ne ménage aucun effort pour la réaliser puis la maintenir. Péguy désapprouve les concessions que cela entraîne à l'égard de Jules Guesde et des guesdistes – à commencer par leur conception de la liberté dans les publications socialistes, qui a conduit Péguy à créer les *Cahiers de la Quinzaine*. De même, il ne tolérera pas, plus tard, que le pacifiste Gustave Hervé reste membre du Parti socialiste.

Jaurès répondra un jour à Péguy : « Vous, Péguy, vous avez un vice. Vous vous représentez, vous avez la manie d'imaginer la vie de tout le monde autrement que les titulaires eux-mêmes n'en disposent. Et d'en disposer à leur place, pour eux². »

1. *Ibid.*, p. 177.

2. *Ibid.*, p. 183.

La conception que Péguy se fait du socialisme s'inspire plus de Proudhon – on a souvent souligné ses penchants anarchistes – que de la tradition marxiste et des conceptions centralisatrices qu'il récuse autant que la dictature du prolétariat à laquelle, il faut le rappeler, Jaurès ne souscrira jamais.

Cette divergence n'est pas seulement conjoncturelle. Elle est philosophique. Réfutant les ouvrages philosophiques de Jaurès et notamment sa thèse *De la réalité du monde sensible*, Péguy s'exclame : « Vous êtes unioniste en métaphysique parce que vous êtes et comme vous êtes unitaire en politique [...] Vous croyez profondément que l'unité est la condition de tout, qu'il faut faire l'unité avant tout, que de l'unité tout viendra¹. » En disciple de Bergson, Péguy répond : « Je n'éprouve aucun besoin d'unifier le monde [...]. Plus je vais, plus je découvre que les hommes libres et les événements libres sont variés » (*OPC*, I, p. 711).

La seconde divergence, essentielle, qui se fait jour tient à l'affaire Dreyfus. À l'origine, Péguy est totalement solidaire de Jaurès. Mais lorsqu'en 1900 le gouvernement Waldeck-Rousseau décide de l'amnistie pour tous les faits relatifs à l'affaire Dreyfus, il y a là pour Péguy une inacceptable compromission. Jaurès fait de la politique. Péguy ne l'accepte pas. Sa dénonciation ira croissant jusqu'à la publication de *Notre jeunesse* qui théorise la déchéance de la mystique en politique et qui – ce n'est pas un hasard – contient les pires polémiques contre Jaurès.

Une autre divergence tient à la politique d'Émile Combes. Péguy récuse l'anticléricalisme systématique – même s'il ne manque pas de critiquer le cléricisme –, mais aussi ce qu'il considère comme une chape de plomb et un dogmatisme qu'il dénoncera avec une sorte de rage sous le nom de « monde moderne ». La lecture des œuvres de Jaurès montre que l'inclinaison de sa pensée ne le conduisait pas dans cette direction. Mais ce que Péguy lui reproche, c'est à nouveau, pour des

1. *Ibid.*, p. 177.

raisons politiques – on dirait aujourd’hui politiciennes –, d’avoir pactisé avec les tenants de cette idéologie. Péguy va plus loin, dénonçant – c’est une constante chez lui – *la politique parlementaire* et une idéologie officielle qu’il assimile à « l’autorité de commandement » (*OPC*, I, p. 1146). Il ne supporte pas non plus qu’après le congrès d’Amsterdam, Jaurès accepte une unification des formations socialistes sous l’égide de l’idéologie marxiste des sociaux-démocrates allemands. Toujours le souci de l’unité...

Une dernière et indépassable divergence tient à la position à adopter par rapport à la guerre qui menace. Jaurès veut croire qu’elle pourra être évitée. L’on débat longuement au Parti socialiste de la « grève générale » qui pourrait en France et en Allemagne l’empêcher. La position de Jaurès est moins simpliste que ne le dit Péguy. Il est patriote. Mais Péguy, qui est persuadé que la guerre arrivera, pense qu’il faut à tout prix s’y préparer. Il est intraitable sur la loi allongeant à trois ans la durée du service militaire. Il pense que les considérations relatives au présent et au devenir du socialisme deviennent tout à fait secondaires par rapport à la menace qui pèse sur la France.

L’opposition prend alors un tour extrêmement violent, comme en témoigne cet extrait de *L’Argent suite* : « En temps de guerre, il n’y a plus qu’une politique et c’est la politique de la Convention nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale, c’est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix » (*OPC*, III, p. 924) – et Géraldi Leroy s’emploie à nous expliquer que, contrairement à ce qui a été écrit, ces phrases ne sont pas des appels au meurtre. Péguy ne recule pas non plus devant les attaques physiques : Jaurès serait un « grossier maquignon du Midi » (*OPC*, III, p. 1178) ou un « gros bourgeois parvenu, ventru, aux bras de poussah » (*OPC*, III, p. 798). Comme l’a écrit Roger Secrétain, ces propos « déshonorent plus Péguy que Jaurès¹ ».

1. Roger Secrétain, *Péguy, soldat de la vérité*, Émile-Paul frères, 1943, p. 98.

JEANNE D'ARC ET SAINTE GENEVIÈVE

Au-delà de ces excès, voyons plutôt dans cette controverse, tellement « passionnelle » – en effet – chez Péguy, une illustration prémonitoire de ce que Max Weber appellera « l'éthique de conviction » et « l'éthique de responsabilité », même s'il ne faut pas simplifier... Et puisque l'un et l'autre sont morts la même année, solides dans leurs convictions, regrettons que l'on n'ait pas trouvé dans les papiers de Péguy quelques lignes pour saluer la grande figure de Jaurès au lendemain de l'assassinat du 31 juillet 1914...

Jean-Pierre Sueur